

LA COLLINE  
THÉÂTRE NATIONAL

HAATEN

[EURYDIKE  
SAGT]

texte

**Elfriede Jelinek**

mise en scène

**Katie Mitchell**

19 — 28 janvier 2018

# Schatten (Eurydike sagt)

## [Ombre (Eurydice parle)]

texte **Elfriede Jelinek**

mise en scène **Katie Mitchell**

avec **Jule Böwe, Cathlen Gawlich, Renato Schuch, Maik Solbach**

tournage vidéo **Nadja Krüger, Stefan Kessissoglou, Christin Wilke, Marcel Kieslich**

opérateur grue **Simon Peter**

collaboration à la mise en scène **Lily Mc Leish**

direction de la photographie **Chloë Thomson**

scénographie **Alex Eales**

costumes **Sussie Juhlin-Wallen**

vidéo **Ingi Bekk** assisté d'Ellie Thompson

son **Melanie Wilson, Mike Winship**

lumières **Anthony Doran**

dramaturgie **Nils Haarmann**

script **Alice Birch**

# HiVER

Grand Théâtre **2018**  
du 19 au 28 janvier

du mercredi au vendredi à 20h30, le mardi à 19h30,  
le samedi à 15h30 et 20h30 et le dimanche à 15h30  
spectacle en allemand surtitré en français • durée 1h15

production **Schaubühne am Lehniner Platz – Berlin**

—  
régie générale **Franck Tortay, Guillaume Chapeleau** régie son **Ruelgo Onni**  
technicienne HF **Alice Morillon** régie vidéo **Igor Minosa** régie lumière **Thierry Le Duff**  
technicien lumière **Pascal Levesque** machinistes **Maude Deleglise, Thomas Jourden,**  
**David Nahmany, Arthur Plath, Harry Toi** habilleuse **Mélanie Joudiou**  
accessoiriste **Julie Berce**

—  
Le texte de la pièce a paru à L'Arche Éditeur, agent théâtral de l'auteur,  
en janvier 2018 dans la traduction de Sophie Herr.

—  
Le spectacle a été créé le 28 septembre 2016 à la Schaubühne am Lehniner Platz – Berlin.

**Le Monde** un événement **Télérama** **Inrocks.com** **TRANSFUGE** **Mouvement**

## Orphée et Eurydice

De là, Hyménée couvert de son manteau couleur de safran, s'éloigne à travers l'immensité des airs il se dirige vers la contrée des Ciconiens, où l'appelle vainement la voix d'Orphée. Il vient, il est vrai, mais il n'apporte ni paroles solennelles, ni visage riant, ni heureux présage. La torche même qu'il tient ne cesse de siffler en répandant une fumée qui provoque les larmes ; il a beau l'agiter, il n'en peut faire jaillir la flamme. La suite fut encore plus triste que le présage ; car, tandis que la nouvelle épouse, accompagnée d'une troupe de Naïades, se promenait au milieu des herbages, elle périt, blessée au talon par la dent d'un serpent. Lorsque le chantre du Rhodope l'eut assez pleurée à la surface de la terre, il voulut explorer même le séjour des ombres ; il osa descendre par la porte du Ténare jusqu'au Styx ; passant au milieu des peuples légers et des fantômes qui ont reçu les honneurs de la sépulture, il aborda Perséphone et le maître du lugubre royaume, le souverain des ombres ; après avoir présumé en frappant les cordes de sa lyre il chanta ainsi :

« ô divinités de ce monde souterrain où retombent toutes les créatures mortelles de notre espèce, si vous permettez que, laissant là les détours d'un langage artificieux, je dise la vérité, je ne suis pas descendu en ces lieux pour voir le ténébreux Tartare, ni pour enchaîner par ses trois gorges, hérissées de serpents, le monstre qu'enfanta Méduse [Cerbère] ; je suis venu chercher ici mon épouse ; une vipère lui a injecté son venin et l'a fait périr à la fleur de l'âge. J'ai voulu pouvoir supporter mon malheur et je l'ai tenté, je ne le nierai pas ; l'Amour a triomphé. C'est un dieu bien connu dans les régions supérieures l'est-il de même ici ? Je ne sais ; pourtant je suppose qu'ici aussi il a sa place et, si l'antique enlèvement dont on parle n'est pas une fable, vous aussi vous avez été unis par l'Amour. Par ces lieux pleins d'épouvante, par cet immense Chaos, par ce vaste et silencieux royaume, je vous en conjure, défaites la trame,

trop tôt terminée, du destin d'Eurydice. Il n'est rien qui ne vous soit dû ; après une courte halte, un peu plus tard, un peu plus tôt, nous nous hâtons vers le même séjour. C'est ici que nous tendons tous ; ici est notre dernière demeure ; c'est vous qui réglez le plus longtemps sur le genre humain. Elle aussi, quand, mûre pour la tombe, elle aura accompli une existence d'une juste mesure, elle sera soumise à vos lois ; je ne demande pas un don, mais un usufruit. Si les destins me refusent cette faveur pour mon épouse, je suis résolu à ne point revenir sur mes pas ; réjouissez-vous de nous voir succomber tous les deux. » Tandis qu'il exhalait ces plaintes, qu'il accompagnait en faisant vibrer les cordes, les ombres exsangues pleuraient ; Tantale cessa de poursuivre l'eau fugitive ; la roue d'Ixion s'arrêta ; les oiseaux oublièrent de déchirer le foie de leur victime, les petites-filles de Bélus laissèrent là leurs urnes et toi, Sisyphe, tu t'assis sur ton rocher. Alors pour la première fois des larmes mouillèrent, dit-on, les joues des Euménides, vaincues par ces accents ; ni l'épouse du souverain, ni le dieu qui gouverne les enfers ne peuvent résister à une telle prière ; ils appellent Eurydice ; elle était là, parmi les ombres récemment arrivées ; elle s'avance, d'un pas que ralentissait sa blessure. Orphée du Rhodope obtient qu'elle lui soit rendue, à la condition qu'il ne jettera pas les yeux derrière lui, avant d'être sorti des vallées de l'Averne ; sinon, la faveur sera sans effet. Ils prennent, au milieu d'un profond silence, un sentier en pente, escarpé, obscur, enveloppé d'un épais brouillard. Ils n'étaient pas loin d'atteindre la surface de la terre, ils touchaient au bord, lorsque, craignant qu'Eurydice ne lui échappe et impatient de la voir, son amoureux époux tourne les yeux et aussitôt elle est entraînée en arrière ; elle tend les bras, elle cherche son étreinte et veut l'étreindre elle-même ; l'infortunée ne saisit que l'air impalpable. En mourant pour la seconde fois elle ne se plaint pas de son époux (de quoi en effet se plaindrait-elle sinon d'être aimée ?) ; elle lui adresse un adieu suprême, qui déjà ne peut qu'à peine parvenir

jusqu'à ses oreilles et elle retombe à l'abîme d'où elle sortait. En voyant la mort lui ravir pour la seconde fois son épouse, Orphée resta saisi comme celui qui vit avec effroi les trois têtes du chien des enfers [...] Orphée a recours aux prières; vainement il essaie de passer une seconde fois; le péager le repousse; il n'en resta pas moins pendant sept jours assis sur la rive, négligeant sa personne et privé des dons de Cérès; il n'eut d'autres aliments que son amour, sa douleur et ses larmes. Accusant de cruauté les dieux de l'Érèbe, il se retire enfin sur les hauteurs du Rhodope et sur l'Hémos battu des Aquilons. Pour la troisième fois le Titan avait mis fin à l'année, fermée par les Poissons, habitants des eaux, et Orphée avait fui tout commerce d'amour avec les femmes, soit parce qu'il en avait souffert, soit parce qu'il avait engagé sa foi; nombreuses cependant furent celles qui brûlèrent de s'unir au poète, nombreuses celles qui eurent le chagrin de se voir repoussées.

—  
Ovide, *Métamorphoses*, traduction Georges Lafaye, Éditions Gallimard, 1992/1<sup>er</sup> siècle av. JC

*Le mythe était une merveilleuse machine circulatoire. Le mythe structurait le bric-à-brac, puisait dans les décharges, agençait des choses sans âge, des débris archaïques (très pesants, très rouillés), bricoleur superlouche à la Tinguely, le mythe décapait des matériaux hors d'usage, le mythe recyclait puis, dans un éclatant bruit de ferraille, mettait tout en mouvement, et soudain le courant passait, tout devenait vif et fluide, tout communiquait, tout circulait.*

—  
Gwenaëlle Aubry, *Perséphone* 2014, Éditions Mercure de France, 2015



## Nul doute que nous ne voyions un jour la femme changer la forme du roman pour ses fins à elle.

—  
Virginia Woolf

Pourquoi aucune femme, quand un homme sur deux, semble-t-il, était capable de faire une chanson un sonnet, n'a écrit un mot de cette extraordinaire littérature, reste pour moi une énigme cruelle. Quelles étaient les conditions de vie des femmes ? me demandais-je ; car la fiction, œuvre d'imagination s'il en est, n'est pas déposée sur le sol tel un caillou, comme le pourrait être la science ; le roman est semblable à une toile d'araignée, attachée très légèrement peut-être, mais enfin attachée à la vie par ses quatre coins. Quand la toile est arrachée sur ses bords, déchirée en son milieu, on se souvient que ces toiles ne sont pas tissées dans le vide par des créatures incorporelles mais sont l'œuvre d'une humanité souffrante et liée à des choses grossièrement matérielles, tels la santé, l'argent et les maisons où nous vivons.

[...] Les femmes flamboient comme des phares dans les œuvres de tous les poètes depuis l'origine des temps, Clytemnestre, Antigone, Cléopâtre, Phèdre, Cressida, Desdémone, la duchesse d'Amalfi dans les drames ; puis, dans les œuvres en prose : Millamant, Clarisse, Becky Sharp, Anna Karenine, Emma Bovary, Mme de Guermantes — les noms me viennent à l'esprit en foule et n'évoquent pas des femmes « manquant de personnalité et de caractère ». Vraiment, si la femme n'avait d'existence que dans les œuvres littéraires masculines, on l'imaginerait comme une créature de la plus haute importance, diverse, héroïque et médiocre, magnifique et vile, infiniment belle et hideuse à l'extrême, avec autant de grandeur que l'homme, davantage même, de l'avis de quelques-uns.

Mais il s'agit là de la femme à travers la fiction. En réalité, la femme était enfermée, battue et traînée dans sa chambre. Un être étrange, composite, fait ainsi son apparition. En imagination, elle est de plus haute importance, en pratique, elle est complètement insignifiante. Elle envahit la poésie d'un bout à l'autre ; elle est, à peu de chose près, absente de l'Histoire. [...] Quelques-unes des paroles les plus inspirées, quelques-unes des pensées les plus profondes de la littérature tombent de ses lèvres ; dans la vie pratique elle pouvait tout juste lire, à peine écrire, et était la propriété de son mari. C'est, certes, un monstre étrange, celui que l'on conçoit en lisant tout d'abord les historiens, puis les poètes, un vermisseau qui aurait des ailes d'aigle, l'âme de la vie et de la beauté en train de hacher menu quelque morceau de lard dans sa cuisine. Mais ces monstres, si amusants soient-ils pour l'imagination, n'ont pas d'existence réelle. Ce qu'il faudrait faire, pour donner vie à la femme, ce serait la concevoir sous un jour poétique et prosaïque en un seul et même instant, gardant ainsi le contact avec la réalité sans perdre cependant de vue la fiction qui fait d'elle un vase où, sans cesse, coulent, étincelants, les esprits et les élans les plus divers.

—  
Virginia Woolf, *Une chambre à soi*, traduction Clara Malraux, Éditions Denoël, Collection « Bibliothèques 10/18 », 1977

## Habits d'ombre

*Schatten* (Eurydike sagt) dans une ville, où ces dernières années et jusqu'à ce jour on a fabriqué tant de morts, des êtres dont on a brutalement éradiqué la présence dans le monde. Des présences arrachées, des êtres que l'on a vus, et puis plus rien. Le bonheur de *mon* Eurydice, d'être ombre, m'apparaît presque obscène. Personne ne peut ramener les morts, et désormais je n'ai plus le droit de me les représenter comme tendrement enveloppés dans leurs habits d'ombre. Ce que je me suis imaginé et qu'on peut voir dans une représentation théâtrale, ne peut plus arriver : qu'être pareil à une ombre, — ce que la femme est dans ses propres œuvres, dont elle espère qu'elles subsisteront —, puisse sembler attrayant. C'est pourquoi la femme veut revêtir *son* ombre pour devenir à la fois visible et invisible. Mais j'annote cela après coup et je n'ai plus rien à ajouter. Tout ce qu'on pourrait dire et que j'ai déjà dit est faux. Je ne vais pas recommencer du début. Les morts ne le peuvent pas non plus. L'ombre est remplacée par l'apparence qui n'éclaire rien, mais au contraire, tamise la lueur que l'art pourrait créer en se donnant du mal. Jusqu'à ce qu'il n'y ait plus rien à voir. Cette apparence est dorénavant de l'histoire ancienne, et de ce fait certifiée et estampillée. Elle n'est rien. On ne voit plus rien, même si on parle du passé, mais même la parole n'est plus rien.

---

Elfriede Jelinek, traduction Sophie Herr,  
note pour la reprise des représentations à La Colline, juin 2017

## die nacht lisa

lisa  
schatten macht einen  
wehrlosen fleck  
lisa wirft  
wehrlos  
bettlern in den  
rattenschoß  
lisa's schatten wo  
ist er  
ist er dort oder ist  
er nahe dort  
lisa's schatten ist ein kind  
dunkle sohlen hat der wind

## la nuit lisa

l'ombre  
de lisa fait une  
tache impuissante  
lisa lance  
impuissante  
aux mendiants dans le  
giron à rats  
l'ombre de lisa où  
est-elle  
est-elle là-bas ou est-  
elle près de là-bas  
l'ombre de lisa est une enfant  
à pas sombres va le vent

---

Elfriede Jelinek, *Gesammelte Gedichte / Poésies complètes*,  
édition et traduction Magali Jourdan et Mathilde Sobottke. [www.westphalie.com](http://www.westphalie.com)

## Elfriede Jelinek

se passionne très jeune pour toutes les formes de création artistique. Après des études de théâtre et d'histoire de l'art, elle obtient son diplôme de musique en 1964 et édite son premier recueil de poèmes en 1967. Fréquentant l'avant-garde littéraire et le parti communiste, l'Autrichienne oscille entre l'écriture et la musique. Elle est l'auteure de nombreux romans, scénarios, pièces théâtrales et radiophoniques. Ses poèmes et ses textes en prose ont paru en anthologies et dans des revues littéraires avant leur publication sous forme de livre en 1970 avec *Wir sind Lockvögel Baby*.

En 1979, elle signe *Ce qui arriva quand Nora quitta son mari*, présentée pour la première fois en France à La Colline dans la mise en scène de Claudia Stavisky, puis *Désir et Permis de conduire*, *Maladie ou Femmes modernes* notamment. En 1980, sa pièce *Les Amantes* provoque la polémique, tout comme la parution huit ans plus tard de *La Pianiste*, ensuite adapté au cinéma par Michael Haneke. Suivront *Lust*, *Les Exclus*, *Avidité*. Elle publie cinq pièces *Der Tod und das Mädchen I-V*, *Drames de princesses* en 2004, année durant laquelle elle obtient le prix Franz Kafka, le prix Stig Dagerman et le Prix Nobel de littérature. Elle reçoit également le prix Nestroy remis par l'Académie théâtre de Vienne pour *Schatten* en 2013.

Ses pièces et recueils de théâtre sont édités chez l'Arche, notamment...

- *Ce qui arriva quand Nora quitta son mari ou les Piliers de la société (Was geschah, nachdem Nora ihren Mann verlassen hat)*, 1993
- *Désir & Permis de conduire (Begierde & Fahrerlaubnis)*, recueil, 1998
- *Maladie ou Femmes modernes (Krankheit oder moderne Frauen)*, 2001
- *Les Suppliants*, 2013

Elle publie également des romans, notamment...

- *Méfions-nous de la nature sauvage*, Éditions Jacqueline Chambon, 1995
- *La Pianiste*, Éditions du Seuil, 2002
- *Avidité*, Éditions du Seuil, 2003
- *Enfants des morts*, Éditions du Seuil, 2007

## Katie Mitchell

fonde à la fin des années 1980, sa compagnie – Classics on a Shoestring – au London Fringe Festival. En résidence à la Royal Shakespeare Company dès 1994, elle remporte le Prix de l'Evening Standard en 1996 pour sa mise en scène des *Phéniciennes* d'Euripide. Artiste résidente du Royal Court Theatre à Londres entre 2000 et 2005, elle devient en 2003 associée au Royal National Theatre, où elle met notamment en scène *The Waves (Les Vagues)* d'après Virginia Woolf, *Attempts On Her Life (Atteintes à sa vie)* de Martin Crimp, auteur de prédilection avec qui elle collabore fréquemment, ou *Some Trace of her* d'après *L'Idiot* de Dostoïevski. Parmi ses récentes créations figurent *Cleansed* de Sarah Kane, *Reisende auf einem Bein* de Herta Müller, *Oh les beaux jours* de Beckett, *2071* de Duncan Macmillan, *Anatomy of a Suicide* d'Alice Birch, *The Trial of Ubu* de Simon Stephens, *Say it with Flowers* de Gertrud Stein, *La Cerisaie* d'Anton Tchekhov ou encore *A Sorrow Beyond Dreams (Malheur indifférent)* de Peter Handke. Outre ses travaux en Angleterre, elle est invitée par de nombreux théâtres à Milan, Stockholm, Copenhague, Cologne, Hambourg, Vienne. Depuis 2010, elle collabore régulièrement avec la Schaubühne de Berlin, où elle crée notamment *Mademoiselle Julie* d'après Strindberg, *Le Papier peint jaune* de Charlotte Perkins Gilman et dernièrement, *Lungs* et *The Forbidden Zone* de Duncan Macmillan, *Ophelia's Room* d'Alice Birch en 2015 et *Schatten* l'année suivante.

Elle signe également des mises en scène d'opéras, comme *Miranda* à l'Opéra-Comique avec l'Ensemble Pygmalion en septembre dernier. Elle monte actuellement au Théâtre des Bouffes du Nord *La Maladie de la mort*, librement adapté de Marguerite Duras. Officier de l'Ordre de l'Empire Britannique en 2009, elle reçoit cet automne la médaille du président de l'Académie britannique « pour son travail visant à diffuser le théâtre et l'opéra classique comme contemporain ».

*Une douleur  
toute nouvelle.  
Mais une douleur  
quand même.*

---

Elfriede Jelinek